

# **AVERTISSEMENT**

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur.**

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

# Mésaventures d'un fonctionnaire

(librement inspiré de « Guillaume Tell pour les écoles » de Max Frisch)

d'Etienne Fardel

Scène 1 : A Vienne, dans le palais de l'empereur germanique Rodolphe Ier de Habsbourg. *Gessler, Landenberg, Wolfenschiessen et trois autres baillis entrent successivement dans une salle par une entrée encadrée par deux gardes : Heinrich et Götz*

LANDENBERG à Gessler : Gessler ? Est-ce bien toi ?

GESSLER : Heureux de te revoir, cher Landenberg, il y avait longtemps.

LANDENBERG : Deux bonnes années, cher ancien camarade.

GESSLER : Oui, à Bregenz, alors que nous étions encore de fringants écuyers. Je vois que tu as pris du galon depuis ! Te voilà nommé bailli impérial !

LANDENBERG : Tout comme toi ! Tu as suivi ton chemin, mon bonhomme. Nous nous sommes quittés, nous avions à peine du poil au menton.

GESSLER : Et nous recevrons ensemble notre première affectation !

*Wolfenschiessen les aborde.*

WOLFENSCHIESSEN : Bien le bonjour à vous, nobles seigneurs ! Me reconnaissez-vous ?

GESSLER et LANDENBERG : Wolfenschiessen !

WOLFENSCHIESSEN : Si fait, nobles seigneurs. C'est bien moi, le coiffeur personnel du comte de Bregenz. Je me souviens de vous ! Comme vous étiez charmants ! et comme vous n'avez rien perdu de cette prestance ! Apparemment, ma petite bouille ne vous est pas demeurée inconnue, et vous m'en voyez flatté.

LANDENBERG : Si je m'attendais à ça ! Vous, bailli impérial ? Vous n'aviez pas une telle ambition... Comment en êtes-vous arrivé là ?

WOLFENSCHIESSEN : Oh, un bête dérapage avec un serviteur plutôt mignon. Nous avons été surpris dans le même lit. Vous savez comment sont les mœurs là-bas : pas encore très ouvertes. Et les gens ! mauvaises langues et tout et tout ! Enfin, passons. Le comte a fait jouer son influence pour me trouver cette place de bailli : ça permettra de m'éloigner du lieu du crime et d'étouffer l'affaire. Mais tout de même, lui là-bas et moi ici !

*Les autres baillis discutent entre eux. Arrivée de l'empereur.*

HEINRICH et GÖTZ : Son Altesse impériale Rodolphe Ier de Habsbourg, autorité suprême du Saint-Empire-Romain-Germanique !

*Les baillis s'inclinent. Les gardes escortent l'empereur jusqu'au trône.*

RODOLPHE DE HABSBOURG : Relevez-vous, Messieurs les baillis. Aujourd'hui est un grand jour : je vais vous conférer vos affectations. Vous aurez charge et mandat de représenter le pouvoir impérial dans les différentes provinces de notre empire, avec pour fonctions diverses de veiller au respect des lois, trancher les litiges judiciaires, entretenir les forteresses et les garnisons et le moral et tout ça quoi. Je compte sur vous pour accomplir votre tâche avec honneur, sens de la justice, de l'équité, du droit et tout le tralala. L'essentiel, c'est que vous soyez efficaces, diplomates, que vous piquiez pas dans la caisse, que vous ne fassiez pas de scandale, parce que n'oubliez pas que vous représentez la boîte. C'est clair ?

HEINRICH aux baillis : Il est un peu vieillissant.

RODOLPHE DE HABSBOURG : Bon, je vais pas m'étendre sur le discours officiel, de toute façon, personne n'écoute et c'est bientôt l'heure de passer à table. Je vais vous attribuer les provinces où chacun d'entre vous entrera en fonction et départ pour la soupe. Au premier. *Un bailli s'avance.*

PREMIER BAILLI : Votre Altesse !

RODOLPHE DE HABSBURG : Votre nom ?

PREMIER BAILLI : Otto von Pilsen.

RODOLPHE DE HABSBURG : Otto... von Pilsen ? Es-tu bien le fils du duc Conrad von Pilsen ?

PREMIER BAILLI : Si fait, sire.

RODOLPHE DE HABSBURG : Toute ma jeunesse ! Cette crapule de Conrad ! L'un de mes plus vieux compagnons d'armes ! On a sacrément roulé notre bosse, tous les deux. *Lui remettant un parchemin.* Je t'ai spécialement choisi le site le plus accessible et le plus confortable : Innsbruck. Salue bien ton père de ma part.

PREMIER BAILLI : Je vous remercie, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBURG : Au suivant ! *Le deuxième bailli s'avance.*

DEUXIÈME BAILLI : Votre Altesse !

RODOLPHE DE HABSBURG : Votre nom ?

DEUXIÈME BAILLI : Helmut von Landshut.

RODOLPHE DE HABSBURG : Von Landshut ? Ces mêmes Landshut qui approvisionnent si complaisamment le trésor impérial de leur précieuse monnaie ?

DEUXIÈME BAILLI : Si fait, Sire.

RODOLPHE DE HABSBURG : Votre père m'a écrit pour vous recommander à moi. Comment ne pas faire bon accueil au fils d'une lignée si généreuse ? *Lui remettant un parchemin.* Tu vas partir pour la Bohême, mon garçon, le climat, le relief et les habitants y sont agréables. Fais bon voyage !

DEUXIÈME BAILLI : Merci, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBURG : Au suivant ! Votre nom ?

TROISIÈME BAILLI : Ludwig von 88.

RODOLPHE DE HABSBURG : Von 88 ? On a quelques liens de parenté, toi et moi. Et quand on est parent au diable on a une place en enfer, n'est-ce pas ? Tu es affecté à Linz et tu te goinfreras de tourtes. Bien le bonjour au Danube.

TROISIÈME BAILLI : Grand merci, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBURG : Voilà, les postes sont attribués, ma matinée est finie, quel bonheur, je me transporte à la salle à manger.

GESSLER, LANDENBERG et WOLFENSCHIESSEN : Et nous, Sire ?

GÖTZ *montrant les trois qui restent* : Sire, et eux ?

RODOLPHE DE HABSBURG : Eux ? Quoi eux ? Ah, il y en a encore ? C'est vrai, il me reste trois parchemins. Je vais les donner tous en même temps, ça simplifiera les choses. En plus c'est des zones pas folichonnes. Alors, vous trois, comment que vous vous appelez ?

GESSLER : Gessler.

LANDENBERG : Landenberg.

WOLFENSCHIESSEN : Wolfenschiessen.

RODOLPHE DE HABSBURG : Ces noms ne me disent absolument rien. Vous n'êtes pas les fils d'un ami d'enfance, n'est-ce pas ?

LES TROIS ENSEMBLE : Non, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBURG : Et vous n'êtes pas issus d'une famille riche non plus ?

LES TROIS ENSEMBLE : Non, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBURG : Et pas de lien de parenté avec moi ?

LES TROIS ENSEMBLE : Non, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBURG : Bref, vous n'avez rien pour vous.

LES TROIS ENSEMBLE : Non, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBURG : Ce n'est pas grave, vous vous rendrez dans des lieux moins accueillants mais ça vous forgera le caractère et ça vous fera prendre de la bouteille. Vous n'en aurez que plus de mérite, n'est-ce pas ?

LES TROIS ENSEMBLE : Oui, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBOURG : De toute façon, vous n'avez pas le choix. Mais mettez-vous à ma place. Il faut bien que j'attribue à quelqu'un les provinces dont personne ne veut.

LES TROIS ENSEMBLE : Il faut bien, Majesté.

RODOLPHE DE HABSBOURG : Vous êtes des braves petits gars. *Leur tendant à chacun un parchemin.* Vous vous rendrez dans les Alpes, notre principale voie de liaison vers l'Italie. Il faudra veiller au bon état des routes et au soutien de la noblesse locale. Je ne vous cache pas que vous aurez affaire à des montagnards un peu difficiles. Travaillez au mieux et l'année prochaine, vous grimpez dans la hiérarchie. Bon, je vous laisse, j'ai l'estomac vide et j'ai assez attendu. *Heinrich et Götz veulent le suivre.* Non, accompagnez-les, vous. *Les trois baillis se retrouvent alignés sur le devant de la scène. Ils déroulent chacun leur parchemin et le lisent.*

GESSLER : Uri.

LANDENBERG : Schwyz.

WOLFENSCHIESSEN : Unterwald.

GÖTZ : Et nous, on part avec vous.

HEINRICH : Dans ce pays d'ahuris.

GÖTZ : Schwyz.

HEINRICH : Unterwald.

Scène 2 : Débarcadère de Flüelen. *Rudenz von Attinghausen, Bertha von Bruneck et Walter Fürst attendent l'arrivée de Gessler.*

WALTER FÜRST : Je vois sa barque. Il ne va plus tarder.

RUDENZ : Tant mieux. Il commence à faire chaud.

BERTHA : Dégrafez votre pourpoint, mon cher Rudenz.

RUDENZ : Toi tu commences pas. On est pas encore mariés que tu veux déjà tout gouverner.

BERTHA : Mais Rudenz, je voulais simplement m'assurer que...

RUDENZ : Alors assure-toi sans venir achoner.

WALTER FÜRST : Une femme ça doit pas répondre.

BERTHA : Avez-vous prévu un cadeau de bienvenue pour notre hôte ?

RUDENZ : Qu'est-ce qui te vient pour des idées ?

WALTER FÜRST : Tu sais pas que les étrangers tu donnes une pomme ils te ratiboisent le verger ?

RUDENZ : Toi t'as trop vécu loin du pays.

BERTHA : Juste quelques années à Lucerne, ce n'est pas si loin.

RUDENZ : C'est de l'autre côté du lac, c'est déjà plus comme ici. C'est l'air des grandes villes qui t'a dérangé la tête.

WALTER FÜRST : Moi je dis, c'est le diable qui a construit les grandes villes. Les gens de la montagne ils sont plus proches du Bon Dieu.

RUDENZ : Moi en tout cas je vous dis, l'autre rapace qui arrive, il a intérêt à ne pas se la jouer. On veut bien encaisser les péages que les Habsbourg nous versent, mais pour le reste il n'a pas intérêt à se mêler de nos affaires.

WALTER FÜRST : J'aime pas trop comme l'empereur Rodolphe il nous envoie ses espions.

BERTHA : Pas un espion, un bailli qui vient juste accomplir son travail.

RUDENZ : Que tu es niaise !

WALTER FÜRST : En plus, c'est un Habsbourg, l'empereur, une de ces vermines de Habsbourg qui veulent que nous envahir.

BERTHA : Ils désirent simplement pouvoir passer librement par le Gothard.

RUDENZ : Heureusement que dans ce pays c'est pas les femmes qui gouvernent !

WALTER FÜRST : Tu devrais lui mettre des fois des tartes, à la femme, je suis sûr que ça la calmerait. Voilà les étrangers.

*Gessler, mal en point, deux gardes et le batelier arrivent sur la gauche.*

HEINRICH : à *Gessler* : Nous arrivons à Flüelen, Monsieur.

GESSLER : Pas trop tôt. Mettons notre bonnet de bailli. Vivement la terre ferme. Bon sang, quel paysage ! Des rochers, des montagnes et des sapins, partout !

HEINRICH : Cette vallée d'Uri, c'est comme le bout du monde. C'est à peine si on voit le ciel. A se demander si des gens peuvent vivre ici.

GESSLER : Taisez-vous ! Le batelier pourrait nous entendre !

BATELIER : J'ai entendu.

GESSLER : Vous voyez ! Ne mettez pas les pieds dans le plats ! Il paraît que ces montagnards sont très susceptibles.

HEINRICH : Je n'aurai qu'à dégainer mon épée pour les faire taire.

GESSLER : Ah non ! Vous n'allez pas commettre de bavure ! Nous sommes venus négocier au nom de l'autorité impériale, pour régler des problèmes aussi terre à terre que les péages et les droits de douane pour le passage du Gothard. Je ne suis pas venu dans ce trou pour mon plaisir.

BATELIER : J'ai entendu.

GESSLER : Je veux régler tout ça en douceur et repartir tout aussi discrètement. Je ne tiens pas à ce qu'on parle de moi dans ce pays !

HEINRICH : Vous avez si peur de figurer dans les livres d'histoire ?

GESSLER : Ne parlez pas de malheur : je n'ai pas envie d'aggraver mon cas en me mettant les autochtones à dos.

BATELIER : Autochtones, j'ai entendu, et ça ressemble à une insulte.

GESSLER : Un seul mot d'ordre : vous filez doux, vous marchez sur des œufs. Pas de provocation. Pas de scandale. Vous comprenez ?

HEINRICH : C'est clair.

GESSLER *au batelier* : Et ça, vous l'avez entendu ?

BATELIER : J'écoute pas les étrangers racistes. Chaud devant. *Ils accostent. Rudenz s'avance.*

RUDENZ : Bienvenue dans la vallée d'Uri, Monsieur le bailli.

GESSLER : Appelez-moi Gessler.

RUDENZ : Je m'appelle Rudenz von Attinghausen, le neveu du baron d'Attinghausen.

GESSLER : Enchanté.

RUDENZ : Je suis chargé de vous héberger durant votre séjour.

GESSLER : Très honoré. Mon serviteur et moi-même ne vous dérangerons pas longtemps.

RUDENZ : Avez-vous fait bon voyage ?

GESSLER : Euh.

BATELIER : Non.

RUDENZ : Comment non ?

BATELIER : Ce gros lard n'a pas arrêté de dire du mal. Il nous aime pas.

GESSLER : Mais enfin...

BATELIER : C'est ça, dites que je suis un menteur. Mais il y a pire.

RUDENZ : Pire ?

BATELIER : Pendant la traversée, on lui a servi un fromage du pays.

RUDENZ : Et alors ?

BATELIER : Il a tout vomi dans le lac, notre bon fromage de notre pays que nous on fabrique avec notre lait de nos vaches qui broutent nos gentianes de nos alpages dans nos montagnes éclairé par notre beau soleil.

HEINRICH : Vous n'avez rien perdu : votre fromage est retombé dans votre lac pour nourrir vos poissons et fertiliser vos algues.

GESSLER : Pas de provocation ! Vous voulez me faire tuer ! *Au batelier.* Je me suis simplement senti un peu mal, ballotté que j'étais par les vagues.

BATELIER : En plus il prétend que je sais pas naviguer, moi, le meilleur batelier de la région.

HEINRICH *chantonnant* : Gentille batelière...

GESSLER : Je ne voulais pas dire cela voyons ! Je vous remercie au contraire de la rapidité avec laquelle vous nous avez conduits à cet endroit. Tenez, pour votre peine. *Il lui tend une pièce.*

BATELIER : Ah, l'étranger, il croit qu'il peut nous acheter avec des sous. Mais moi je n'ai pas besoin de l'argent des étrangers, moi je vis très bien comme ça du produit de ma pêche de mes poissons dans mon lac de mon pays.

HEINRICH : Vous avez bien dit : « Pas de provocation ! » et vous le provoquez !

GESSLER : Désolé, il n'entrait pas dans mes intentions celle de vous offenser. Puisque mon intention vous fâche, je vous la reprend !

BATELIER *prenant l'argent* : Hop là ! A moi la pièce ! Donner et reprendre, c'est voler. Qu'est-ce qu'il croit, l'Autrichien, qu'il allait voyager gratuit ? Ah mais non, je ne fais pas de cadeaux, moi, ces gens d'ailleurs, menteurs, voleurs, resquilleurs, mauvais payeurs.

GESSLER : Je ne pensais pas avoir fait quelque chose de mal.

WALTER FÜRST : Vous avez pensé faux. Soyez plus courtois avec les gens d'ici. Vous n'êtes pas chez vous.

GESSLER : Je le savais, je le savais.

HEINRICH : Moi aussi, je le sais. Monsieur le bailli me l'a dit.

RUDENZ : Permettez-moi de vous présenter Walter Fürst.

WALTER FÜRST : J'ai des terres en abondance, du bétail à profusion, j'exporte mon fromage et mon lait, je gère tous les alpages de la vallée, je suis riche, craint et respecté, tout le monde me doit de l'argent et je suis fier de ce pays où le Bon Dieu m'a mis. Si vous voulez vous adresser aux gens d'Uri, parlez d'abord à moi.

GESSLER : J'en prends bonne note, Monsieur.

RUDENZ : Je vous présente également ma fiancée, Bertha von Bruneck.

BERTHA : Enchantée, Monsieur.

GESSLER : Bonjour Mademoiselle. C'est un grand plaisir de vous rencontrer. Cette robe vous va à ravir.

BERTHA : Un compliment ! Cet homme m'a fait un compliment ! Cela fait si longtemps qu'on ne m'en a plus fait !

RUDENZ : Prêtez pas attention, elle est un peu toquée, la Bertha, il faut des fois taper dessus quand elle dit des niaiseries, mais elle est saine et c'est l'essentiel.

GESSLER : Saine ?

RUDENZ : Oui, en bonne santé, c'est ce qu'il faut pour porter la descendance et entretenir le château le meilleur marché possible. Une femme malade, c'est comme un ver solitaire dans l'intestin, ça te ruine la vie. Mais avec cette belle bête, pas de risque qu'elle cane en route. Vous avez lorgné l'ampleur des hanches et des tétins ? Et le teint bien rose et la chair tendre et élastique que c'est un plaisir de pincer, hein Bertha t'es une bonne rosse ?

BERTHA : Voyons Rudenz, pas devant les étrangers.

RUDENZ : Faut la comprendre, elle s'effarouche devant des têtes qu'elle connaît pas. Fais pas ta pudique, dans six mois on est mariés, faudra bien que tu te laisses toucher, et vous avez vu comme elle a toutes ses dents ? Une bonne fille du pays. Il y a que chez nous qu'on en fait des comme ça, robustes et résistantes et fécondes. Pour moi, une belle demoiselle, c'est comme une bonne vache.

WALTER FÜRST : Oui mais les demoiselles ça porte pas des cornes.

RUDENZ : Quand même une petite, hein Bertha ?

BERTHA : Vous me faites rougir.

GESSLER : Vous la faites rougir.

RUDENZ : Et en plus, la cochonne, elle a du bien, hein que t'as du bien, cocotte ? Les parents, ils sont presque aussi riches que le Walter. Ils ont même payé à la fille un séjour à Lucerne, c'est dire s'ils ont de l'argent à jeter par les fenêtres. La dot qu'elle va pas me ramener, hein Bertha, que tu vas me ramener des sous ?

BERTHA : Oui Rudenz.

RUDENZ : Dans une demi-année, on s'épouse, j'empocherai les écus d'or et je la fais pondre. Hein, qu'on va être contents, Bertha ?

BERTHA : Oui Rudenz.

RUDENZ : Elle est contente, la gueuse, les femmes il leur faut pas grand-chose. Elle va habiter dans un château et elle pourra mettre bas tranquille et torcher les héritiers en attendant qu'il soient assez grands pour travailler, hein t'es une femme comblée, Bertha ?

BERTHA : Oui Rudenz.

RUDENZ : Bon, assez ri. Je vous conduis jusqu'à Altdorf. C'est là que vous logerez, vous et votre escorte. En route. *Tous sortent.*

Scène 3 : Devant la maison de Conrad Baumgarten. *Wolfenschiessen arrive avec deux gardes féminines.*

WOLFENSCHIESSEN : Nous arrivons à Altzellen ! Pas trop tôt ! Deux jours que nous cheminons sans tomber sur la moindre auberge !

GARDE I : On a pourtant croisé du monde.

GARDE II : Mais tous ces montagnards détournent la tête à chaque fois qu'on les croise.

WOLFENSCHIESSEN : Ils étaient intimidés. Ces paysans ne sont pas habitués à croiser des gens d'ailleurs. C'est pourquoi nous devons leur montrer que nos intentions sont pacifiques. Pas de bruit, pas de vague, on se la joue gentil, et tout ce qu'on leur demande, on leur demande poliment.

WOLFENSCHIESSEN : Je veux éviter tout accrochage.

GARDE I : C'est pour ça que vous nous avez désignées pour vous accompagner ?

GARDE II : Des nanas, c'est moins imprévisible que des hommes.

WOLFENSCHIESSEN : En partie, oui. Mais je voulais éviter que ça jase si on me voyait partir avec deux mignons gardes du corps. Vous savez comment sont les gens.

GARDE I : Vous vouliez éviter les rumeurs ?

WOLFENSCHIESSEN : Je voulais surtout ne pas être soumis à la tentation.

GARDE II : Même au prix d'une anomalie historique ?

WOLFENSCHIESSEN : Anomalie historique ? Comment ça ?

GARDE I : Réfléchissez ! Des femmes qui portent l'épée.

GARDE II : C'est complètement anachronique !

WOLFENSCHIESSEN : Vous me donnez la nausée avec vos questions ! Nous nous retrouvons coincés loin de la civilisation dans ce pays perdu de pics et de rocaillies, chez des indigènes qui nous évitent comme si on sentait des pieds, et vous, vous que j'ai choisies pour votre bonne compagnie, vous me les cassez, les pieds donc, avec des pinailleries historiques que si vous ne les aviez pas soulignées, le public ne l'aurait même pas remarqué.

GARDE I : Remarquez, on sent vraiment des pieds.

GARDE II : Et pas seulement des pieds, mais aussi de tout le reste.

GARDE I : Forcément, après trois jours de voyage.

GARDE II : Et trois nuits à la belle étoile.

WOLFENSCHIESSEN : Vous avez raison ! J'ai ma peau si délicate qui colle à mon pourpoint ! Je sens le fauve ! Et même le fauve en décomposition ! Trois jours sans prendre un bain ni me manucurer les ongles ! Ah, que je suis à plaindre ! Ce n'est pas une vie pour moi, la vie de bailli. J'étais si bien loti au château de Bregenz ! On m'aimait au moins, là-bas !

GARDE I : Allez, vous n'allez pas commencer maintenant.

GARDE II : Voyez le bon côté des choses. Nous avons trouvé un logement. En qualité de fonctionnaire impérial, vous pouvez y demander l'hébergement.

WOLFENSCHIESSEN : Quelle excellente idée ! Je suis persuadé que sous leur rude faciès, ces autochtones se montrent au fond très accueillants. *Il frappe à la porte.* Hola ! Quelqu'un ? Je me nomme Wolfenschiessen et je suis venu représenter dans le pays d'Unterwald les intérêts de l'empereur Rodolphe de Habsbourg. *La porte s'ouvre et le bailli reçoit un seau d'eau en pleine figure.* Déjà une douche ! C'est un bon début. *Apparaît Hedwige.*

HEDWIGE BAUMGARTEN : Qué ?

WOLFENSCHIESSEN : Bien le bonjour, gentille dame, je m'appelle Wolf...

HEDWIGE BAUMGARTEN : Oui, j'avais compris, mais qué que vous voulez ?

WOLFENSCHIESSEN : Après trois jours d'un cheminement parfois pénible à travers votre noble contrée...

HEDWIGE BAUMGARTEN : Qué que vous voulez ?

WOLFENSCHIESSEN : Hé bien... mon escorte et moi nous voudrions simplement prendre un bain.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Un bain ! *Elle fait le signe de croix.*

WOLFENSCHIESSEN : Pour nous débarrasser de la crasse.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Un bain !

WOLFENSCHIESSEN : Bien entendu, nous ne voulons pas nous incruster.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Un bain tout nu ?

WOLFENSCHIESSEN : Euh, ben oui, mais vous n'êtes pas obligée de regarder.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Bèèèèèèè. (*Expression de dégoût et non bêlement.*)

WOLFENSCHIESSEN : On est sales à ce point-là ?

HEDWIGE DE BAUMGARTEN : Et si je refuse ?

WOLFENSCHIESSEN : Nous irons demander ailleurs, je vous répète que nous ne voulons pas déranger.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Bougez pas, je vais demander à mon mari. *Elle s'éloigne.*

WOLFENSCHIESSEN : Vous voyez bien qu'avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, on finit par s'entendre.

GARDE I : Elle avait tout de même l'air assez choquée.

GARDE II : Ils ne doivent pas avoir souvent l'habitude de se baigner, par ici.

*Hedwige rejoint Arnold.*

CONRAD BAUMGARTEN : Qué que tu veux la femme ?

HEDWIGE BAUMGARTEN : Y'a des étrangers qui ont frappé à la porte.

CONRAD BAUMGARTEN : Et t'as quand même pas ouvert ?

HEDWIGE BAUMGARTEN : Ben si.

CONRAD BAUMGARTEN : *commence à la rudoyer* : Ah mais la toquée ! Ah mais la toquée ! T'as ouvert à des étrangers ! Toi, même que je t'attachais dans la cuisine, tu continuerais à bracaillonner.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Mais je croyais que c'était toi.

CONRAD BAUMGARTEN : Si ç'avait été moi, j'aurais pas frappé ! Ah mais que t'es bête ! Et tu les as chassés au moins ?

HEDWIGE BAUMGARTEN : Ben non, ils attendent devant la maison.



CONRAD BAUMGARTEN : Ah la pouacre de cochonne ! Devant la maison ! Mais ils vont tout voler !

HEDWIGE BAUMGARTEN : Ils ont dit qu'ils attendaient.

CONRAD BAUMGARTEN : Et tu crois ce qu'ils racontent, les étrangers ? Si tu rencontres un étranger et un serpent, tu tues d'abord l'étranger.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Non, ils voulaient autre chose.

CONRAD BAUMGARTEN : Et quoi ?

HEDWIGE BAUMGARTEN : J'ose pas te dire.

CONRAD BAUMGARTEN : *la secouant* : Tu dis !

HEDWIGE BAUMGARTEN : Ils voulaient prendre un bain !

CONRAD BAUMGARTEN : Bèèèèèè !

HEDWIGE BAUMGARTEN : Avec de l'eau !

CONRAD BAUMGARTEN : : Bèèèèèè !

HEDWIGE BAUMGARTEN : Et se frotter tout le corps !

CONRAD BAUMGARTEN : Bèèèèèè !

HEDWIGE BAUMGARTEN : Tout nus !

CONRAD BAUMGARTEN : Bèèèèèè !

HEDWIGE BAUMGARTEN : J'ai jamais entendu des choses pareilles !

CONRAD BAUMGARTEN : Et t'as refusé au moins !

HEDWIGE BAUMGARTEN : Oui, mais ils ont dit que si on refusait, ils allaient faire ça partout. !

CONRAD BAUMGARTEN : Nom de nom ! Ils viennent dévergondier toute la région !

HEDWIGE BAUMGARTEN : C'est pas des hommes, c'est des bêtes !

CONRAD BAUMGARTEN : Des êtres impurs ! Si on les laisse entrer et si on les laisse faire, ils vont tout faire chez nous comme chez eux et ils vont finir par creuser des piscines.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Arnold, j'ai peur.

CONRAD BAUMGARTEN : Ils ne t'ont pas touchée au moins ?

HEDWIGE BAUMGARTEN : Non.

CONRAD BAUMGARTEN : T'es sûre ?

HEDWIGE BAUMGARTEN : Oui.

CONRAD BAUMGARTEN : Heureusement pour toi, je t'aurais tuée.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Pourquoi ils m'auraient touchée ?

CONRAD BAUMGARTEN : Les dévergondés qui se déshabillent pour se laver, ça n'a pas de morale et c'est obsédé par le péché de chair.

HEDWIGE BAUMGARTEN : J'ai peur.

CONRAD BAUMGARTEN : On va faire oeuvre de sainteté et on va renvoyer à l'enfer ses suppôts de Satan qui convoitent la femme d'autrui.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Mon mari !

CONRAD BAUMGARTEN : Va dans la maison et prépare leur un bain.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Non ! C'est péché !

CONRAD BAUMGARTEN : Tu iras te confesser après.

HEDWIGE BAUMGARTEN : J'oserai pas dire ça au curé ! C'est trop sale !

ARNOLD BAUMGARTEN : Tu y vas ou je t'arrache les mamelles.

*Hedwige revient vers Wolfenschiessen.*

WOLFENSCHIESSEN : Ah, Madame ! Avez-vous obtenu l'autorisation de votre mari ?

HEDWIGE BAUMGARTEN : Oui, Seigneur.

WOLFENSCHIESSEN : A la bonne heure ! Vous allez nous couler un bain ?

HEDWIGE BAUMGARTEN : Oui, Seigneur.

WOLFENSCHIESSEN : Enfin ! Je me sens revivre ! Si vous saviez ce que je dégage de sous les bras ! *Aux gardes.* Alors, comme c'est moi le chef, je passe en premier, n'est-ce pas ? Les

Messieurs d'abord, les Dames après, comme ça, ils pourront pas dire qu'on attende à la pudeur. Il faut faire attention aux mentalités locales, quand on est à l'étranger.

LES DEUX GARDES : Compris, chef.

*Wolfenschiessen entre dans la maison avec Hedwige. On entend sa voix. Les gardes s'asseyent.*

WOLFENSCHIESSEN : Ah quel bonheur ! Quelle jolie cuve vous m'avez préparée là, chère Madame ! Et comme cette eau est fraîche ! Quelle joie par cette chaleur de juillet ! Et quel soulagement de se débarrasser pour un temps de tous ces habits poussiéreux ! Ah ! Quelle bénédiction de tremper en cette onde exquise ! On se croirait au paradis ! Mais pourquoi me regardez-vous comme ça, Madame ? Vous me mettez mal à l'aise. Vous n'avez donc pas l'habitude de prendre des bains de cette façon ? Ou est-ce la présence d'un homme qui vous gêne ? Rassurez-vous, et rassurez votre mari. Les femmes ne m'intéressent guère, et d'ailleurs j'ai pris soin de me doter d'une escorte féminine. *Arrive Arnold avec une hache.*

CONRAD BAUMGARTEN : *aux gardes* : C'est vous les étrangers ?

GARDE I : C'est bien nous, cher Monsieur.

CONRAD BAUMGARTEN : Et il est où celui qui prend un bain tout nu ?

GARDE II : Il est à l'intérieur.

GARDE I : Nous, on attend notre tour.

CONRAD BAUMGARTEN : Avec ma femme ?

GARDE II : Oui, mais ça ne le dérange pas.

GARDE I : Par contre, nous, ça nous dérangerait si vous êtes là pendant qu'on se lave.

GARDE II : Si vous avez quelque chose à chercher chez vous, cela vaudra mieux que vous alliez le prendre maintenant.

GARDE I : Pour les bonnes mœurs.

GARDE II : Et la moralité.

CONRAD BAUMGARTEN : Oui, j'ai un tête de porc à découper. *Il entre.*

WOLFENSCHIESSEN : Bonjour Monsieur ! Vous êtes donc le propriétaire de ces lieux ? Je vous remercie de votre hospitalité et je dois vous dire que votre épouse s'est magnifiquement dévouée pour offrir le gîte aux voyageurs recrues de fatigue que nous sommes. Mais que faites-vous avec cette hache ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ? Qu'allez-vous faire ? Mais... rangez ceci ! Je représente l'autorité impériale, vous auriez de gros ennuis si vous me lésez ! Non ! Non ! NON !!! *Bruit de dépeçage. Arnold sort avec sa hache rougie.*

CONRAD BAUMGARTEN : Il ne reste plus qu'à faire sa toilette mortuaire.

HEDWIGE BAUMGARTEN : Tu en as mis partout !

CONRAD BAUMGARTEN : Nettoie, la gueuse, tu es là pour ça.

GARDE I : Au meurtre !

GARDE II : A l'assassinat ! *Noir. Leur cri est repris par « la rumeur », constituée de cinq filles. Elles se poursuivent sur scène et se parlent l'une à l'autre. Les gardes ou Arnold n'apparaissent que pour prononcer leurs répliques et disparaissent ensuite.*

RUMEUR I : Au meurtre !

RUMEUR II : A l'assassinat !

RUMEUR III : A l'adultère !

RUMEUR IV : Au viol !

RUMEUR V : Au bain !

RUMEUR I : Le bailli Wolfenschiessen est arrivé au pays d'Unterwald.

RUMEUR II : Le bailli Wolfenschiessen a frappé à la porte d'Arnold de Melchtal.

RUMEUR III : Le bailli Wolfenschiessen a vu la femme d'Arnold de Melchtal.

RUMEUR IV : Le bailli Wolfenschiessen a convoité la femme d'Arnold de Melchtal.

RUMEUR V : Le bailli Wolfenschiessen, abusant de ses pouvoirs, a tenté d'abuser de la femme d'Arnold de Melchtal.

GARDE I : Mais non !

CONRAD BAUMGARTEN : Mais si !

RUMEUR I : Le bailli Wolfenschiessen a monté un stratagème pour attenter à la vertu d'Hedwige de Melchtal.

RUMEUR II : Il a prétendu vouloir prendre un bain.

RUMEUR III : Et il a forcé Madame de Melchtal à le lui préparer.

RUMEUR IV : Et il l'a obligée à l'accompagner dans son bain.

RUMEUR V : Et il lui a infligé le spectacle de sa nudité.

GARDE II : Mais non !

CONRAD BAUMGARTEN : Mais si !

RUMEUR I : Mais Hedwige de Melchtal s'est enfuie.

RUMEUR II : Elle est allée trouver son mari.

RUMEUR III : Qui a défendu l'honneur de son épouse.

RUMEUR IV : Contre celui qui abusait ainsi de son hospitalité.

RUMEUR V : Et il est venu avec sa hache assassiner le bailli dans son bain.

CONRAD BAUMGARTEN : Mais non !

LES DEUX GARDES : Mais si ! *Arrivée du curé Rösselmann.*

RÖSSELMANN : Que se passe-t-il ici ?

RUMEUR I : Le bailli Wolfenschiessen est arrivé chez Arnold de Melchtal et a demandé à prendre un bain.

RUMEUR II : Le bailli Wolfenschiessen convoitait l'épouse d'Arnold de Melchtal et est venu à elle en demandant à prendre un bain.

LES DEUX GARDES : C'est vrai.

RUMEUR III : Le bailli Wolfenschiessen désirait commettre l'adultère. Il a forcé l'entrée d'Arnold de Melchtal accompagné de deux gardes et il a fait des propositions malhonnêtes à la femme d'Arnold de Melchtal.

GARDES : Il a frappé avant d'entrer.

RUMEUR IV : Le bailli Wolfenschiessen est un lâche lubrique. Il est venu en force avec des hommes armés.

GARDES : Des femmes.

RUMEUR IV : Et il a forcé Hedwige de Melchtal à prendre un bain avec lui.

RUMEUR V : Le bailli Wolfenschiessen, cet étranger dépravé, cette canaille infâme, ce sicaire des Habsbourg, a profité de son statut de bailli pour s'approprier des femmes de ses sujets. Il a commencé par celle d'Arnold de Melchtal. Il a encerclé sa maison, s'est emparé d'Hedwige et l'a forcé à prendre un bain avec lui, dans le but évident de commettre le péché de chair. Mais la vaillante épouse s'est enfuie et a averti son brave mari qui, n'écoulant que son courage, est venu tout seul au bout de toute l'armée mobilisée par le bailli, avant de le vaincre en personne.

RÖSSELMANN : Sang de Dieu ! Misère des temps ! Tentative de fornication qui va de pair avec la tyrannie ! Dans quelle époque vivons-nous ! Nous gémissons sous le joug des Autrichiens ! Ils s'en prennent à notre bétail et à nos abricots ! Voilà qu'ils dévergondent nos femmes ! Que l'action de Melchtal soit bénie et absoute, c'était là légitime défense et attitude d'honnête homme !

HEDWIGE BAUMGARTEN : : Vous vous rendez compte, Monsieur le Curé ! Il a voulu prendre un bain ! Bèèèèèè !

GARDE I : Pourtant, après trois jours de route, on avait bien le droit de se laver !

RÖSSELMANN : Mensonge ! De toute ma vie, ni mes fidèles ni moi-même ne se sont jamais lavés, et nous sommes sous la bénédiction de Dieu ! Je m'en vais mettre par écrit ces faits véridiques et attestés. Et je vais en porter la nouvelle jusqu'à Schwyz.

Scène 4 : Devant une résidence des Stauffacher. *Conrad et Werner se trouvent devant celle-ci avec une paire de bœufs. Arrivée de Landenberg avec Götz.*

CONRAD STAUFFACHER : Voilà le nouveau bailli, mon fils. Saluons-le convenablement.

LANDENBERG *à ses gardes* : Voilà le caïd du coin, mes gardes. Ménageons-le. Pas de paroles insolentes et pas de geste brusque.

GÖTZ : Vous savez, à voir comment ça s'est passé avec les deux autres bailli, j'ai l'impression qu'on aura beau déployer toute la courtoisie possible, on va réussir à se faire mal voir.

WERNER STAUFFACHER : Bien le bonjour, Monsieur le bailli.

LANDENBERG : Bien le bonjour, Messieurs.

CONRAD STAUFFACHER : Bien le bonjour. Je me nomme Conrad, Conrad Stauffacher, et voici mon fils Werner. Je suis flatté de vous recevoir devant cette modeste résidence secondaire que je viens de me construire. Avez-vous fait bon voyage ?

LANDENBERG : Autant qu'il se peut. Dieu merci, nous n'avons pas fait de mauvaise rencontre.

CONRAD STAUFFACHER : Notre contrée de Schwyz vous est-elle agréable ?

LANDENBERG : Vous n'imaginez pas à quel point ! Je découvre avec plaisir votre beau pays de montagne.

GÖTZ : Et de pâturages.

CONRAD STAUFFACHER : Nous sommes très honorés de votre présence et nous demeurons à votre service pour faciliter votre tâche.

GÖTZ : Tiens ? C'est surprenant. Il y en a quand même des gentils ! *Il s'éloigne.*

CONRAD STAUFFACHER : J'étais moi-même en très bons termes avec votre prédécesseur, et je tiens à perpétuer cette bonne entente. Je me flatte d'avoir toujours entretenu des relations amicales avec les représentants de l'empereur.

LANDENBERG : Voilà de paroles amènes et douces à entendre. Nous voilà rassurés, mes gardes et moi, quant à l'attitude de la population. Nous ne nous attendions pas à de tels souhaits de bienvenue.

CONRAD STAUFFACHER : Notre bienveillance dépassera les simples souhaits. Nous désirons, mon fils et moi, vous offrir un cadeau afin de vous témoigner notre amitié.

LANDENBERG : Un cadeau ? Si je m'attendais à ça... Aujourd'hui, j'étais simplement venu inspecter l'état des routes, et voilà que mes administrés m'octroient un cadeau !

CONRAD STAUFFACHER : Werner ! Les bœufs ! *Werner remet les rênes des bœufs à Landenberg.*

WERNER STAUFFACHER : Voici, Monsieur le bailli.

CONRAD STAUFFACHER : Je vous offre de bon cœur les deux meilleurs bœufs de mon écurie.

LANDENBERG : Vous m'en voyez ravi ! C'est tellement surprenant.

CONRAD STAUFFACHER : C'est tout naturel. J'en ai fait de même avec chacun des baillis que Dieu m'a donné de connaître.

LANDENBERG : Je les ramènerai en Autriche en souvenir et je penserai à vous quand je les croiserai avec mes propres vaches.

CONRAD STAUFFACHER : J'espère qu'à présent, vous serez sensible à notre amitié, ainsi qu'à la pureté de nos intentions.

LANDENBERG : Je vous promets de ne pas oublier votre générosité et votre bonhomie. *Götz revient.*

GÖTZ : Chef, il y a un problème au sujet de la route qu'on doit inspecter.

LANDENBERG : Vous croyez que c'est le moment ? J'étais justement en train de sympathiser avec l'habitant et voilà que...

GÖTZ : Ben justement, sa maison est construite en plein dessus.

LANDENBERG : Dessus la route ?

GARDES : Oui.

LANDENBERG à *Conrad* : Vous avez construit cette maison sur la route ?

CONRAD STAUFFACHER : Oui, le cadre me plaisait.

LANDENBERG : Certes, vous disposez là d'un bel édifice, mais vous l'avez érigé sur un terrain d'utilité publique !

CONRAD STAUFFACHER : Oui, c'est un site enchanteur.

LANDENBERG : Mais cette parcelle ne vous appartient pas, et de plus vous bloquez totalement le trafic !

CONRAD STAUFFACHER : Personne n'osera rien dire là contre. Dans le pays, je suis un homme riche, craint et respecté.

LANDENBERG : Réfléchissez un peu ! Il n'est pas très correct de prendre les routes pour des terrains à bâtir. C'est de la construction sauvage !

CONRAD STAUFFACHER : Vous oubliez un peu vite que je vous ai offert deux bœufs !

GÖTZ : Je me disais aussi, une générosité si désintéressée, ça ne me paraissait pas naturel.

LANDENBERG : Voyons, cela n'a rien à voir avec les bœufs. Vous nuisez à toute la communauté pour votre profit personnel ! Essayez de comprendre cela !

CONRAD STAUFFACHER : Oui, mais je vous ai donné du bétail.

LANDENBERG : Oui, du bétail, mais votre maison, là, ce n'est pas un détail. Je ne peux pas vous autoriser à bâtir n'importe où et n'importe comment. D'ailleurs, si j'ai bien compris, vous disposez de nombreuses autres demeures.

CONRAD STAUFFACHER : Je vous ai fait un cadeau et voilà comment vous me remerciez.

LANDENBERG : Mon travail consiste à faire respecter les lois, cadeau ou pas cadeau.

CONRAD STAUFFACHER : Vos prédécesseurs fermaient systématiquement les yeux là-dessus ! Ils acceptaient mon bétail et ils ne disaient rien.

LANDENBERG : Mais c'est de la corruption de fonctionnaire !

CONRAD STAUFFACHER : Je sais pas comment ça s'appelle, mais ça marchait.

LANDENBERG : Avec moi, ça ne marchera pas. J'ai un certain sens de la justice. Je vous demande donc de détruire votre bâtisse, faute de quoi, j'aurai recours à mon homme d'armes pour le faire.

GÖTZ : Voilà, ça y est, encore pour ma pomme.

CONRAD STAUFFACHER : S'en prendre à ma propriété privée ! Mais c'est de l'injustice !

LANDENBERG : Malgré toute ma bonne volonté, tout mon désir de discrétion, je dois quand même faire mon travail. Vous allez donc faire ce que je vous demande, cela vaudra mieux pour tout le monde.

GÖTZ : Il le contraire, la chose à ne pas faire !

CONRAD STAUFFACHER : Non ! C'est à moi ! Ma maison !

LANDENBERG : Mais la route est à tout le monde !

CONRAD STAUFFACHER : Tout pour moi et rien pour les autres !

LANDENBERG : Soyez raisonnable !

CONRAD STAUFFACHER : Non ! Pas raisonnable ! Ma maison ! Ma maison ! Pas toucher ma maison !

LANDENBERG : Voyons, vous vous laissez emporter.

CONRAD STAUFFACHER : Je fais un cadeau et il détruit ma maison ! Werner ! Reprends les bœufs. *Werner se jette sur les bœufs et les arrache brutalement des mains d'un garde.*

GÖTZ : Hé là, doucement ! Mon doigt ! Il m'a cassé le petit doigt, cette brute.

LANDENBERG : Allez-y doucement ! Votre fils a blessé l'un de mes gardes !

CONRAD STAUFFACHER : M'en fiche ! Ma maison ! Laisse à moi ! Laisse à moi ! Sinon je vais mourir !

LANDENBERG : Reprenez vos bœufs, si cela vous chante, mais veuillez vous conformer à la législation sur les constructions, qui est la même pour tout le monde. Ce n'est pas trop vous demander. Demandez une autorisation avant de bâtir.

CONRAD STAUFFACHER *crise, bave, trépigne comme un damné* : Ma maison ! Mes bœufs ! Au secours, au vol ! On me spolie, on me frustre, on m'arnaque ! On m'arrache mes membres ! On me tire les tripes hors du ventre ! Je vais mourir ! Je vais mourir et vous vous en fichez ! Je vais mourir et vous le regretterez mais ce sera trop tard car je serai mouru et vous aurez beau prier je ne résurrectionnerai pas.

LANDENBERG : Calmez-vous ! A votre âge ! Piquer une telle cirse n'arrangera rien !

WERNER STAUFFACHER : Calme-toi papa !

CONRAD STAUFFACHER : Argh ! Snif ! Sob ! Mes yeux ! Mes yeux ! C'est horrible ! Mes yeux se sont fermés ! Je ne vois plus rien ! Je suis aveugle ! Estropié à vie ! Je ne verrai plus la lumière du soleil, ni les merveilles de la création du bon Dieu ! Ni nos montagnes ni nos pâturages ! Fini ! Foutu ! Tout ça parce qu'un méchant bailli n'a pas accepté que je me construise ma petite maison dans la prairie.

WERNER STAUFFACHER : Vous l'avez rendu aveugle !

GÖTZ : Il joue la comédie. C'est plutôt moi qu'il faut hospitaliser.

LANDENBERG : Je ne sais pas quoi vous dire.

WERNER STAUFFACHER : Crime horrible ! Mon père est devenu aveugle par votre faute ! Je vais en porter la nouvelle dans tout le pays ! *Il s'enfuit en entraînant Conrad.*

LANDENBERG : Qu'est-ce qu'il va pas raconter, celui-là !

GÖTZ : Quelque chose nous dit qu'il ne mentionnera pas les faits de façon purement objective.

LANDENBERG : En attendant, on a du travail. Démolissez cette maison pour que les paysans de la région puissent profiter de cette route. *Noir. La rumeur apparaît. Werner chuchote à la cinquième, qui ensuite transmet aux autres. Même jeu qu'en scène 3.*

RUMEUR V : Scandale !

RUMEUR IV : Spoliation !

RUMEUR III : Enucléation !

RUMEUR II : Destruction !

RUMEUR I : Abus de fonction !

RUMEUR V : Le bailli Landenberg est parvenu devant la maison de Stauffacher.

RUMEUR IV : Le bailli Landenberg est parvenu devant la maison de Stauffacher et s'est emparé des deux bœufs de celui-ci.

RUMEUR III : Le bailli Landenberg est parvenu devant la maison de Stauffacher, s'est emparé des deux bœufs de celui-ci et a décidé de détruire sa maison.

RUMEUR II : Le bailli Landenberg est parvenu devant la maison de Stauffacher, s'est emparé des deux bœufs de celui-ci, a décidé de détruire sa maison, mais le fils de Stauffacher s'est défendu et a cassé le doigt d'un serviteur dudit bailli.

RUMEUR I : Le bailli Landenberg est parvenu devant la maison de Stauffacher, s'est emparé des deux bœufs de celui-ci, a décidé de détruire sa maison, mais le fils de Stauffacher s'étant défendu et ayant cassé le doigt d'un serviteur dudit bailli, ce dernier s'est vengé en aveuglant le père.

RUMEUR V : Landenberg a voulu emporter le bétail d'un sujet qu'il était censé protéger.

LES CINQ : Péchés de vol !

GÖTZ : Mais non, c'était un cadeau de Stauffacher.

LES CINQ : Mensonge !

RUMEUR IV : Landenberg a décidé de détruire la maison de son serviteur parce qu'elle était en pierre et qu'il en était jaloux.

LES CINQ : Péchés de convoitise !

GÖTZ : Mais non, elle bloquait la route.

LES CINQ : Calomnie !

RUMEUR III : Landenberg n'a pas accepté que par légitime défense, on touche à l'un de ses gardes.

LES CINQ : Péché d'arrogance !

LANDENBERG : Je ne vais pas me mettre en souci pour un petit doigt !

LES CINQ : Blasphème !

RUMEUR II : Landenberg s'est bassement vengé en arrachant les yeux d'un noble vieillard.

LES CINQ : Péché de cruauté !

RUMEUR II : A présent, comme nous procédons envers les aveugles, nous allons abrégé ses souffrances en le décapitant.

CONRAD STAUFFACHER : En fait je vais beaucoup mieux. Je jouais la comédie.

LES CINQ : Ta gueule !

RUMEUR I : Et Werner, le fils de Conrad, a été contraint de fuir son pays natal pour échapper à la colère du bailli.

LES CINQ : Péché de déportation !

WERNER STAUFFACHER : Je ne suis pas un lâche. Je reviens quand je veux.

LES CINQ : Silence ! La rumeur seule connaît et transmet la vraie vérité. *Arrivée du curé Rösselmann.*

RÖSSELMANN : Je viens d'Unterwald où j'ai vu la tyrannie à l'œuvre. Que se passe-t-il encore par ici, du côté de Schwytz ?

RUMEUR V : Le bailli Landenberg !

RUMEUR IV : Vol de bœufs !

RUMEUR III : Démantèlement de la maison !

RUMEUR II : Enucléation du père !

RUMEUR I : Exil du fils !

RÖSSELMANN : Par les plaies de notre Christ sur la croix ! Par les agonies de nos martyrs chrétiens ! Par les souffrances de la vierge Marie et de sainte Catherine et de sainte Agnès et de sainte Marguerite et de sainte Chloë et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, ah non pas celle-la, elle n'existe pas encore ! Signe d'apocalypse et de fureur du diable ! Satan est à l'œuvre en notre contrée ! Abus de pouvoir et atteinte à la propriété privée qui est pourtant cadeau de notre Seigneur Jésus ! C'est contrer la volonté de Dieu qui a décidé, comme chacun le sait et comme je l'enseigne, que certains d'entre nous soient riches et que d'autres le soient moins ! Ces baillis sont le suppôt du malin. Que la résistance de Werner Stauffacher soit citée et glorifiée ! C'est la main de Dieu qui a frappé. Je m'en vais mettre par écrit ces faits véridiques et attestés. Et je vais en porter la nouvelle jusqu'à Uri.

Scène 5 : Sur le chantier de Silenen-Amsteg. *Trois ouvriers sont assis. Arrivée d'un contremaître.*

CONTREMAÎTRE : Allez les gars, au boulot. Ramassez vos marteaux et déroulez vos cordes. On reprend la construction. Toi, tu tailles les pierres, toi, tu les amènes, toi, tu les assembles au sommet du mur. Dépêchons, dépêchons, il faut que la citadelle soit opérationnelle dès l'été suivant. On n'est pas en avance. Mettons du cœur à l'ouvrage. Ben ? Vous ne bougez pas ?

OUVRIER I : Non.

OUVRIER II : Marre.

OUVRIER III : On ne veut plus travailler.

CONTREMAÎTRE : Comment cela ? Vous ne vous sentez pas bien ?

OUVRIER I : On se sent très bien.  
 OUVRIER II : On est sains de corps et d'esprit, nous.  
 OUVRIER III : C'est vous qui ne sentez pas bon.  
 CONTREMAÎTRE : Je ne fais que dépendre de l'administration impériale.  
 OUVRIER I : L'Autrichien.  
 OUVRIER II : L'exogène.  
 OUVRIER III : L'ennemi.  
 CONTREMAÎTRE : Ecoutez ! Je ne vais pas tout vous répéter une quinzième fois ! Ce projet de construction est totalement légal !  
 OUVRIER I : C'est cela !  
 OUVRIER II : Un coup fourré, oui ! Il n'y a pire loup que le loup qui sourit !  
 OUVRIER III : Quand il veut passer inaperçu, le serpent se fait fleur.  
 CONTREMAÎTRE : Pourquoi je perds mon temps à vous ressasser la vérité ? Vous avez la tête plus dure que vos pierriers.  
 OUVRIER I : Vous voyez bien que vous ne nous aimez pas.  
 OUVRIER II : On se donne la peine de commencer à vous aider et vous nous insultez.  
 OUVRIER III : Vous tapez sur la tête du mouton que vous tondez.  
 CONTREMAÎTRE : Ce n'est ni la première, ni la dernière fois que vous aurez à effectuer des corvées pour votre seigneur.  
 OUVRIER I : Moissonner les champs d'un baron d'ici, on veut bien.  
 OUVRIER II : Faire paître les vaches d'un baron d'ici, on veut bien.  
 OUVRIER III : Récurer les latrines d'un baron d'ici, on veut bien.  
 CONTREMAÎTRE : Et alors ? Cette tour de garde sera entretenue par le baron d'ici.  
 LES TROIS OUVRIERS : Oui, mais vous, vous n'êtes pas d'ici !  
 CONTREMAÎTRE : Et alors ? Où est le problème.  
 OUVRIER I : Il nous demande où est le problème ?  
 OUVRIER II : Lui, l'imposteur, l'exploiteur, l'esclavagiste.  
 OUVRIER III : L'étranger.  
 CONTREMAÎTRE : N'exagérons rien ! Je viens moi aussi d'une région montagneuse ! Je suis Tyrolien !  
 OUVRIER I : Justement ! Le Tyrol, c'est déjà trop loin pour être honnête !  
 OUVRIER II : T'as pas le même accent que nous !  
 OUVRIER III : T'as pas la barbe taillée comme nous !  
 OUVRIER I : T'as pas les mêmes sabots que nous !  
 OUVRIER II : Tu sais pas faire le fromage comme nous !  
 OUVRIER III : Tu ne construis pas les tours comme on les construit nous !  
 OUVRIER I : Tu ne fais pas les choses comme les faisaient nos pères !  
 OUVRIER II : Et comme le faisaient les pères de nos pères !  
 OUVRIER III : Et aussi les pères de nos pères de nos pères !  
 OUVRIER I : Et aussi les pères de nos pères de nos pères de nos pères de nos, euh...  
 OUVRIER II : Bref. Cette tour, c'est du nouveau, et nous le nouveau, on s'en méfie. La tradition, y'a que ça de vrai, même si ça donne parfois des goitreux.  
 OUVRIER III : On se méfie de tout ce qui n'est pas comme ça a toujours été.  
 OUVRIER I : La nouveauté, c'est suspect.  
 OUVRIER II : Surtout si ça vient de l'étranger.  
 OUVRIER III : La nouveauté, c'est le diable qui se déguise.  
 OUVRIER I : Qui se déguise pour fouiner dans nos vallées.  
 OUVRIER II : On n'a de leçon à recevoir de personne.  
 OUVRIER III : Vermine !



CONTREMAÎTRE : Merci bien ! Vous êtes charmants ! Puisque c'est comme ça, je vous ferai congédier et je vous ferai remplacer par des travailleurs plus coopératifs. Et puisque vous me traitez de vermine, moi, qui suis le contremaître de ce chantier et qui décide de tout, vous savez comment je vais l'appeler, cette tour ?

LES TROIS OUVRIERS : Non ?

CONTREMAÎTRE : «Twing-Uri », ce qui signifie «Mate-Uri » ! Fiers comme vous êtes, je suis certain que ça va vous faire vachement criser !

*Arrivée de Gessler et Heinrich.*

GESSLER : Ohé ! Du chantier ! Je suis venu voir où en sont les choses ! Tout cela se passe-t-il comme vous le voulez ?

LES TROIS OUVRIERS : Non !

CONTREMAÎTRE : Oui.

HEINRICH : Ils se contredisent. Cela n'augure rien de bon.

GESSLER : Comment ça, oui et non ?

CONTREMAÎTRE : Cette racaille ne voulait pas travailler et a commencé à m'insulter.

GESSLER : J'espère que vous avez pris la peine de leur expliquer que la construction de cette tour desservira leurs intérêts, qu'elle garantira la sécurité du col du Gothard, qu'elle facilitera le trafic transalpin, l'encaissement des péages, et surtout qu'elle sera entretenue et gérée par les gens de leur pays ! Il ne faut surtout pas que ces montagnards croient qu'on veut les envahir.

CONTREMAÎTRE : Je le leur ai expliqué quarante fois, mais ils ne veulent rien entendre. Mais j'en ai eu assez de leurs provocations et j'ai répliqué par une autre provocation, ça leur apprendra.

HEINRICH : Provocation ! Houlala ! Il me fait peur !

GESSLER : Que... Qu'avez-vous fait, malheureux ?

CONTREMAÎTRE : J'ai décidé d'attribuer à cette forteresse le nom offensant de Twing-Uri.

OUVRIER I : Regardez, un serpent !

OUVRIER II : Juste à côté du Tyrolien !

OUVRIER III : Vous savez qui on écrase en premier dans ces cas-là ? *Ils sortent.*

GESSLER : Mais... Vous êtes complètement fou ! Vous ne tenez pas à la vie ! Vous savez comment ces gens-là s'irritent pour un rien !

CONTREMAÎTRE : Je sais. Mais j'en ai eu marre ! Vous ne vous imaginez pas ce qu'ils peuvent être arrogants.

GESSLER : Si, je l'imagine, et je l'éprouve chaque jour ! Avec votre bavure, vous tranchez ces liens que j'ai eu tant de difficultés à tisser !

CONTREMAÎTRE : Vous savez...

GESSLER : Taisez-vous ! Je vous révoque sur le champ ! Vous êtes congédié avec effet immédiat ! Retournez au Tyrol, j'engagerai un autre contremaître sur place, cela évitera les incidents diplomatiques. J'espère que ce nom de Twing-Uri ne sera pas répété.

HEINRICH : A mon avis, c'est trop tard. On en parlera encore dans sept cents ans.

GESSLER : Et les ouvriers ? Où sont-ils, ceux-là ? Il faut les calmer, leur montrer que je leur ai donné raison, sinon ils vont faire courir des bruits invraisemblables !

*Les trois ouvriers apparaissent à l'étage au-dessus.*

OUVRIER I : Nous sommes ici, au sommet de la tour !

OUVRIER II : Et nous avons descélé une grosse pierre !

OUVRIER III : Et nous avons vu un serpent !

*Ils lâchent la pierre sur le contremaître qui tombe raide mort.*

GESSLER : Mais c'est de l'assassinat ! Pourquoi avez-vous fait cela ? Je venais de le renvoyer, comme vous le souhaitiez ! Cette tour ne s'appellera jamais Twing-Uri !

OUVRIER I : Ce qui est dit et dit.

OUVRIER II : Et on ne l'oublie pas.  
 OUVRIER III : Nous on est comme ça.  
 OUVRIER I : Nous étions dans notre bon droit !  
 OUVRIER II : Nous avons défendu notre liberté et voilà qu'on nous oppresse !  
 OUVRIER II : Courage, fuyons devant l'occupant ! *Noir. La rumeur apparaît. Les trois ouvriers leur chuchotent quelque chose et le même jeu reprend.*  
 RUMEUR I : Oppression !  
 RUMEUR II : Tyrannie !  
 RUMEUR III : Liberticide !  
 RUMEUR IV : Arbitraire !  
 RUMEUR V : Dictature !  
 RUMEUR I : Le bailli Gessler a décidé de faire construire une forteresse !  
 RUMEUR II : Une forteresse pour faire enfermer les habitants d'Uri !  
 RUMEUR III : Et il lui a conféré l'appellation humiliante de « Twing-Uri ».  
 RUMEUR IV : Une personne innocente est décédée sur le chantier !  
 RUMEUR V : Une victime de plus de la tyrannie autrichienne !  
 RUMEUR I : Gessler a recruté des ouvriers de force !  
 RUMEUR II : Il les a placés sous l'emprise d'un Tyrolien sadique !  
 RUMEUR III : Et il a voulu en faire arrêter trois qui ne travaillaient pas assez vite !  
 RUMEUR IV : Mais heureusement, ils lui ont échappé !  
 RUMEUR V : Et à présent la rumeur peut faire éclater la vérité !  
 RUMEUR I : Nous le témoignons ! Il y a eu ingérence dans nos affaire avec cette construction injustifiée !  
 GESSLER : Mais non !  
 RUMEUR II : Il y a eu provocation avec ce baptême sacrilège  
 LES TROIS OUVRIERS : Mais oui !  
 RUMEUR III : Il y a eu homicide par négligence avec ce manœuvre mort accidentellement sur le chantier !  
 HEINRICH : Je vous signale que c'était le Tyr...  
 RUMEUR IV : Il y a eu abus de pouvoir avec ces ouvriers innocents qu'on a essayé d'emprisonner sous le seul prétexte qu'ils ont refusé de trahir leur patrie !  
 HEINRICH : Je vous rappelle juste qu'ils ont jeté une pierre sur...  
 RUMEUR V : Pour qui se prend le bailli Gessler ? Il est venu chez nous, lui, l'étranger, nous forcer à bâtir des prisons dans laquelle prendront place tous ceux qui clameront trop fort les mots de « liberté » et « patrie » ! *Arrivée du curé Rösselmann.*  
 RÖSSELMANN : Je viens de Schwyz, où j'ai vu la tyrannie à l'œuvre. Que se passe-t-il encore par ici, du côté d'Uri ?  
 RUMEUR V : Le bailli Gessler !  
 RUMEUR IV : Construction d'une prison !  
 RUMEUR III : Pour twinguer, euh, mater les gens d'Uri !  
 RUMEUR II : Mort inutile d'un travailleur !  
 RUMEUR I : Arrestations arbitraires !  
 RÖSSELMANN : Sang et eau ! Foudre et tonnerre ! Fléau de Belzébuth ! Peste d'Azazël ! Charmes vénéneux des succubes ! Après avoir volé nos femmes, énucléé nos vieillards et détruit nos maisons, voilà que les Autrichiens se comportent comme s'ils étaient les maîtres ! Ils aménagent des cachots dans lesquels croupiront tous ceux qui s'opposent à leur domination et leur injustice ! D'ici peu, ils démantèleront nos églises et feront avorter nos femmes ! Ils déporteront les braves gens d'ici qui n'ont rien fait et ils les remplaceront par des criminels et des brigands ! L'invasion a commencé ! Je m'en vais mettre par écrit ces faits véridiques et attestés. Et je vais en porter la nouvelle jusqu'au baron d'Attinghausen.

Scène 6 : La prairie du Grütli. *Entrée de Walter Fürst, Rudenz, Bertha, Gessler et ses deux gardes.*

GESSLER : Je ne voulais pas en arriver là... Je venais en ami, en représentant des Habsbourg, auprès de votre oncle, le baron d'Attinghausen. Je venais en délégué de l'empereur Rodolphe pour une simple question de trafic transalpin. Et voilà qu'il se met à m'accuser, mes collègues et moi-même, de toutes ces choses invraisemblables : invasion, déportation, expropriation, spoliation, arrestation, énucléation et même exhibition.

WALTER FÜRST : Doubteriez-vous de la probité du curé Rösselmann ?

GESSLER : Cet énergumène ?

HEINRICH : Attention ! Pas de provocation !

GESSLER : Cet homme de Dieu ? J'avoue que j'avais de la peine à cerner tout ce qu'il me racontait.

WALTER FÜRST : Vous le traitez de menteur !

RUDENZ : Et de parjure !

GESSLER : Pourtant, la Bible ne dit-elle pas qu'il faut s'aimer les uns les autres ?

WALTER FÜRST : Oui, mais pas les étrangers.

GESSLER : Pour cette histoire de viol avec Wolfenschiessen, par exemple. Il aurait soi-disant essayé d'abuser de la femme de ce Baumgarten : ça me paraît pourtant difficile de le faire quand on est assis dans une baignoire. En plus, connaissant le bonhomme, ça m'étonnerait beaucoup.

HEINRICH : Moi aussi.

GESSLER : C'est comme cette histoire avec Landenberg. Il aurait détruit la maison de ce Stauffacher. Là encore, il devait y avoir une bonne raison.

WALTER FÜRST : L'avocat du diable ! C'est ce que vous êtes, Monsieur le bailli ! Et vous oubliez ce que votre collègue a fait au père de ce Stauffacher !

HEINRICH : Ah oui, les yeux crevés. Je demande à voir.

GESSLER *au garde* : Silence !

RUDENZ : Stauffacher était dans son bon droit !

GESSLER : Je suis effrayé de découvrir à quel point vous êtes toujours dans votre bon droit.

RUDENZ : C'est est trop.

WALTER FÜRST : Vous dépassez les bornes.

GESSLER : Que voulez-vous que je vous dise ?

RUDENZ : Ne dites plus rien.

WALTER FÜRST : Déguerpissez.

GESSLER : Avec plaisir. Je rembarque demain à Flüelen et je vous garantis qu'on ne me reverra plus par ici. Laissez-moi, à présent.

RUDENZ : A la bonne heure.

WALTER FÜRST : Nous, on aime les étrangers quand ils sont chez eux.

RUDENZ : Tu viens, Bertha ?

BERTHA : Non, je reste avec Monsieur le bailli.

RUDENZ : Comment ?

BERTHA : Je sens que si nous le laissons seul, il lui arrivera un malheur.

RUDENZ : De quoi tu te mêles ?

BERTHA : De la sécurité de notre hôte. Ne sommes-nous pas censés le protéger tant que dure son séjour parmi nous ?

RUDENZ : C'est une vermine d'Autrichien.

BERTHA : Je ne vous laisserai pas lui faire du mal. Que dirait-on de nous en dehors de nos vallées ? Oublies-tu que le monde ne se limite pas qu'à nos montagnes ?

WALTER FÜRST : Et à nos pâturages.

BERTHA : Depuis son arrivée, le bailli Gessler ne cesse de se montrer conciliant. Et vous ne témoignez envers lui que de l'hostilité et de l'agressivité, sous prétexte qu'il n'est pas né ici.

WALTER FÜRST : Tu laisses jacasser ta fiancée ? T'es pas un homme.

RUDENZ : Assez causé, la greluce. Arrive ou je tape avec le bâton.

BERTHA : Si tu me touches, je me jette dans la Reuss et tu pourras dire adieu à l'héritage de mon père.

WALTER FÜRST : Là, elle marque un point, la gueuse.

RUDENZ : Ah la garce. Attends qu'on soit mariés, tu ne cicatriseras plus de toute ta vie.

BERTHA : C'est ce qu'on verra.

WALTER FÜRST : Viens, Rudenz. Nous avons un rendez-vous important.

RUDENZ : C'est vrai, mais tu ne perds rien pour attendre. Fricote avec l'étranger, si ça te chante, mais tu n'auras pas assez de toute ta vie pour me payer cet affront ! *Walter Fürst et Rudenz sortent.*

BERTHA *s'avance vers Gessler* : Comment vous sentez-vous ?

GESSLER : Mal. Ce pays me donne la jaunisse. Ces sapins, ces pierriers, ces cascades et ce vent chaud et sec.

BERTHA : Nous l'appelons le « föhn ».

HEINRICH : Qu'est-ce qu'il sèche rapidement les cheveux !

GESSLER : Allez faire un tour, vous.

HEINRICH : Bien, chef. *Il s'éloigne.*

BERTHA : Vous n'allez pas bien ?

GESSLER : Non. J'ai le sentiment de pédaler dans la semoule. Les gens d'ici ne veulent rien savoir. Ils se méfient de tout et de tout le monde. Ils sont exclusivement tournés vers le passé.

BERTHA : Je ne peux rien dire là contre.

GESSLER : Je comprends mieux à présent pourquoi l'empereur éprouve autant de peine à recruter des baillis pour inspecter ces régions. Et pourtant, je n'ai strictement rien contre ces gens d'Uri. *Arrivée d'Heinrich.*

HEINRICH : Chef ! Il y en a un qui approche ! Un qui a l'air bizarre.

GESSLER : Voyons voir. *Arrivée de Guillaume Tell avec son arbalète et son fils.* Bonjour, Monsieur l'arbalétrier ! Hola ! Bonjour ! D'où venez-vous comme ça ? Est-ce là votre fils ? *Guillaume Tell le regarde avec surprise.* Hé bien ? Est-il sourd ? Ou tout autant renfrogné que les autres indigènes ? Et pourquoi me regarde-t-il comme ça ?

FILS TELL : Papa, il peut percer une pomme à cent pas.

BERTHA : Il ne vous répondra pas. Cet homme ne parle guère. C'est un simple d'esprit, un original. Il erre dans la campagne avec son fils et son arbalète. Il paraît étonné parce qu'il ne vous a jamais vu, tout simplement.

HEINRICH : Et on laisse une arbalète entre les mains d'un toqué ?

GESSLER : C'est vrai. Le Pape a décrété que les arbalètes étaient des armes de destruction massive.

HEINRICH : Et pourtant, il n'y a pas de pétrole dans le pays.

GESSLER : Entre les mains d'un irresponsable, elle pourrait causer des dégâts.

BERTHA : Cela m'étonnerait. D'après moi, il ne sait même pas s'en servir. Voyez, il n'arrive même pas à tendre son arme. On ne l'a jamais vu tirer la moindre flèche.

HEINRICH : Il se tient à carreau ?

GESSLER : Silence !

FILS TELL : Papa, il peut percer une pomme à cent pas.

BERTHA : Il vit de ce que les gens veulent bien lui donner. Il n'est pas méchant, même si tout le monde se moque de lui.

FILS TELL : Papa, il peut percer une pomme à cent pas.

GESSLER : Si vous dites vrai, ce n'est au moins pas lui qui me fera du mal, ni qui me jouera le délire du persécuté. *Guillaume Tell et son fils sortent.* Tiens ? Il s'en va comme il est venu.

BERTHA : Gessler ?

GESSLER : Bertha ?

BERTHA : Tu pars donc demain ?

GESSLER : Je pourrais bien ne pas partir seul.

HEINRICH : Ben non, je serai avec vous.

GESSLER : Silence !

BERTHA : Je ne viendrai pas avec toi, cela serait suspect. Mais je te rejoindrai. Attends-moi quelques jours à Lucerne, le temps que je prépare ma fuite.

GESSLER : J'attendrai.

BERTHA : Et pour l'instant, si nous allions nous promener tous les deux ?

GESSLER : Avec plaisir. *A Heinrich.* Heinrich, retournez à Altdorf, et faites préparer la barque. Nous quittons le pays demain matin.

HEINRICH : A vos ordres. *Gessler et Bertha s'éloignent.* Hé, on vient dans notre direction. Trois bonshommes, dont le Walter Fürst de tout à l'heure. Il vaut mieux se cacher. *Il se cache. Arrivée de Werner Stauffacher, Arnold de Melchtal et de Walter Fürst.*

WALTER FÜRST : Je vous remercie d'être venus.

ARNOLD DE MELCHTAL : Nous avons pris le chemin le plus court.

WERNER STAUFFACHER : Et le plus discret. Il ne fallait pas que les Autrichiens puissent nous repérer. Selon eux, nous sommes des repris de justice.

WALTER FÜRST : C'en est trop ! Nous devons réagir ! Réagir contre la malice des temps !

ARNOLD DE MELCHTAL : Et les Autrichiens !

WERNER STAUFFACHER : Et les pauvres !

WALTER FÜRST : Nous ne voulons plus laisser les étrangers dire ce qu'on doit faire.

ARNOLD DE MELCHTAL : Ni laisser nos femmes aller avec.

WERNER STAUFFACHER : Ni empêcher les riches de construire là où ils ont envie de construire.

WALTER FÜRST : Nous allons dresser un pacte.

WERNER STAUFFACHER : Un pacte pour garantir la sécurité et la paix.

ARNOLD DE MELCHTAL : Et préserver nos richesses.

WALTER FÜRST : Pour faire en sorte que les riches restent riches et que les pauvres restent pauvres, chacun sa place et les vaches seront bien gardées, comme le Bon Dieu l'a voulu.

WERNER STAUFFACHER : Je mets tout ça par écrit. « Au nom du Seigneur, amen. »

ARNOLD DE MELCHTAL et WALTER FÜRST : Amen !

WERNER STAUFFACHER : D'abord, on s'assiste mutuellement contre ceux qui en voudraient à notre propriété privée.

ARNOLD DE MELCHTAL : Ce qui est à nous, c'est à nous et il faut le laisser à nous.

WALTER FÜRST : Pas aux autres.

WERNER STAUFFACHER : Ensuite, pour régler les conflits, on ne prend que des juges de la région.

ARNOLD DE MELCHTAL : Des juges qu'on connaît et qu'on peut s'entendre avec.

WALTER FÜRST : Des juges qui nous connaissent et qui savent que l'avis du riche a plus de poids et qui donnent raison au riche.

WERNER STAUFFACHER : Pas des étrangers !

ARNOLD DE MELCHTAL : Les étrangers, c'est pauvre.

WALTER FÜRST : Et ça risque de favoriser les pauvres.

WERNER STAUFFACHER : On note bien que chacun doit rester à sa place, dans la condition où le Seigneur l'a placé par justice divine qui est juste parce qu'elle est divine.

ARNOLD DE MELCHTAL : Chacun est tenu d'être soumis à son seigneur et de le servir.

WALTER FÜRST : Sinon c'est la gabegie !

WERNER STAUFFACHER : Et puis on demande que tous les habitants valides soient formés au maniement des armes.

ARNOLD DE MELCHTAL : Une armée permanente !

WALTER FÜRST : Comme ça, on aura des pauvres pour protéger nos maisons contre les autres pauvres qui voudraient qu'on partage. C'est pratique.

WERNER STAUFFACHER : Bien, nous avons accompli une action honorable et profitable au bien public. Nous avons pris ces engagements pour mieux défendre et maintenir dans leur intégrité nos personnes et nos biens.

ARNOLD DE MELCHTAL et WALTER FÜRST : Surtout nos biens !

WERNER STAUFFACHER : Les décisions ci-dessus consignées, prises dans l'intérêt et au profit de tous, devront, si Dieu le permet, durer à perpétuité. En témoignage de quoi, le présent acte a été validé par l'apposition des sceaux de la communauté de Schwyz.

ARNOLD DE MELCHTAL : De la vallée inférieure d'Unterwald.

WALTER FÜRST : Et de la vallée d'Uri.

WERNER STAUFFACHER : En ce premier août de l'an du Seigneur 1291.

ARNOLD DE MELCHTAL : Et toujours on se méfiera des idées nouvelles, ça ne mène à rien, les idées nouvelles.

WALTER FÜRST : Elles font que les étrangers ils viennent, que les pauvres ils réclament, que les enfants ils sont mal élevés et qu'il y a des avalanches et des glissements de terrain.

WERNER STAUFFACHER : Allons, prêtons serment ! *Ils prêtent serment.*

Scène 7 : Sur la place d'Altdorf. *Gessler et ses deux gardes.*

GESSLER : Bonjour Heinrich ! Bien dormi ?

HEINRICH : Je me sentais un peu seul, par rapport à vous.

GESSLER : Silence ! Soyez discret ! Bon, il est temps de partir.

HEINRICH : Heu, chef, vous oubliez un détail. La cérémonie du chapeau.

GESSLER : Ah, c'est vrai. Satané règlement, je m'en passerais bien. Dressez-moi ce chapeau et faites vite. Plus tôt nous seront partis, mieux ça vaudra. Je ne me sens pas à l'aise, ici. Nous devons rejoindre Wolfenschiessen et Landenberg, à Lucerne.

*Heinrich dresse le chapeau sur une perche. Pendant ce temps, Bertha apparaît discrètement et parle à Gessler, avant de s'en aller subrepticement.*

HEINRICH : Avis à la population d'Altdorf ! Nous demandons aux passants de saluer sur la place du village le chapeau portant les couleurs impériales. *Pendant tout le dialogue qui va suivre, les cinq femmes de la rumeur, le curé Rösselmann, deux villageoises et deux villageois apparaissent successivement et saluent le chapeau. Ils restent en scène ensuite. Heinrich s'adresse à Gessler.* Au fait, je voulais vous dire. Hier, après que vous êtes partis avec la demoiselle.

GESSLER : Hé bien ?

HEINRICH : J'ai surpris une espèce de complot sur la prairie du Grütli, une alliance défensive entre les seigneurs de la région, pour éviter l'ingérence dans leurs affaires et protéger leur propriété privée.

GESSLER : Ils veulent rester entre eux, ces montagnards ? Hé bien, qu'il y restent ! Ils ont la tête plus dure que leurs rochers ! Qu'ils se séparent de l'empire et forment un pays à part, si ça leur chante ! Comme ça, on ne risque pas de nous renvoyer dans ce trou.

HEINRICH : Et que va penser l'empereur ?

GESSLER : Il s'en moquera. L'empereur, tout ce qui l'intéresse, c'est le col du Gothard. Et comme les Uranais profitent énormément de ce trafic, en percevant des péages faramineux, ils ne sont pas près de le bloquer, qu'ils appartiennent ou non à l'empire !

HEINRICH : Tout de même, quitter l'empire comme ça...

GESSLER : On ne peut les intégrer à rien, ces têtes brûlées, ils ne font confiance en personne. Je m'imagine que même si un jour, toute l'Europe en venait à s'unifier et à constituer un même royaume, depuis la brumeuse Albion jusqu'aux plaines de Sarmatie, depuis les neiges du Jütland jusqu'aux rives de Malte, ils continueraient à faire bande à part, ces brutes mal dégrossies. *Un temps.* Ramenez le chapeau, ça ira comme ça. On met les voiles.

*Heinrich s'approche du chapeau. Guillaume Tell et son fils rentrent et passent à côté du chapeau sans le voir.*

HEINRICH *le saisit aussitôt* : Chef ! Il y en a un qui n'a pas salué le chapeau, chef !

GESSLER : Tu n'avais qu'à le laisser passer. On ne va pas se formaliser pour si peu. *Reconnaissant Guillaume Tell.* Tiens ! Je te reconnais, toi.

GUILLAUME TELL : Hourg.

FILS TELL : Papa, il peut percer une pomme à cent pas.

GESSLER : Pourquoi n'as-tu pas salué le chapeau ?

GUILLAUME TELL : Hourg.

GESSLER : Je suis persuadé que tu ne l'as pas vu. Tu avais la tête ailleurs. Et puis... de toute façon, tu ne salues jamais, toi, ce n'est pas ton genre !

GUILLAUME TELL : Hourg.

GESSLER : Allez, file, et fais plus attention la prochaine fois. *A Heinrich.* Partons !

*Guillaume Tell s'en va, mais il est arrêté par les villageois.*

VILLAGEOIS I : T'as pas salué le chapeau !

VILLAGEOIS II : T'as pas fait comme nous !

VILLAGEOISE I : Et il ne t'est rien arrivé !

VILLAGEOISE II : C'est pas juste !

GUILLAUME TELL : Hourg.

FILS TELL : Papa il peut percer une pomme à cent pas.

VILLAGEOIS I : Va lui dire que tu t'en fous du chapeau.

VILLAGEOIS II : Que tu ne te soumettes pas aux Habsbourg.

VILLAGEOISE I : Que tu es un homme libre.

VILLAGEOISE II : Et que tu ne te laisses pas faire.

GUILLAUME TELL : Hourg.

LES QUATRE VILLAGEOIS : Chiard, t'oses pas !

*Guillaume Tell s'en va vers Gessler qui allait partir.*

GUILLAUME TELL : Je suis un homme libre et je ne salue pas un chapeau des Habsbourg !

GESSLER : Tu te trompes. Ce n'était pas un chapeau aux couleurs des Habsbourg, mais un chapeau aux couleurs impériales. Allez, va-t-en.

*Guillaume Tell repart dans l'autre sens.*

VILLAGEOIS I : Tu as vu comme il t'a blousé !

VILLAGEOIS II : Tu as eu l'air encore plus bête que d'habitude !

GUILLAUME TELL : Ben vous l'avez entendu, non ?

VILLAGEOISE I : Va lui dire qu'on ne te fera saluer aucun chapeau !

VILLAGEOISE II : Même pas un chapeau impérial ! Ni maintenant, ni jamais !

GUILLAUME TELL : Allez-y vous-mêmes !

LES QUATRE VILLAGEOIS : Chiard, t'oses pas !

*Guillaume Tell retourne vers Gessler.*

GUILLAUME TELL : On ne me fera jamais saluer le moindre chapeau ! Je suis un Uranais libre et je ne reconnais aucun seigneur qui viendrait de l'étranger.

GESSLER : Tu es un têt, toi !

FILS TELL : Papa, il peut percer une pomme à cent pas.

GESSLER *au fils de Tell* : Et toi, tu me parais très éveillé. Avec ton père et son arbalète, et avec la phrase que tu sors tout le temps, tu me fais penser à une légende scandinave.

FILS TELL : Laquelle ?

GESSLER : Tu aimes les histoires ? Celle-ci parle d'un bonhomme, il vivait au Danemark et il s'appelait Toko. Il se vantait de son adresse de tireur, tout comme toi tu vantes celle de ton papa. Et bien figure-toi que le roi Harald, qui était très méchant, lui a ordonné de percer d'une flèche une pomme posée sur la tête de son propre fils. Et Toko a réussi, il a tiré à cinquante pas et il a fendu le fruit sans blesser son enfant. Harald fut impressionné de cet exploit.

FILS TELL : Papa ! Le Monsieur il a dit que tu devais percer une pomme sur ma tête.

GUILLAUME TELL : Hourg !

GESSLER : Mais non, je...

VILLAGEOIS I : T'as entendu ?

VILLAGEOIS II : Tu vas pas te dégonfler, maintenant.

VILLAGEOISE I : Montre-nous que tu sais t'en servir, de ton arbalète.

VILLAGEOISE II : On veut tous voir ça !

GESSLER : Arrêtez ! Il y a malentendu ! Et d'ailleurs, nous n'avons même pas de pomme.

FILS TELL *sortant une pomme* : Moi si, j'en ai une.

GESSLER : Abruti.

GUILLAUME TELL : Je ne vais pas tirer une pomme placée sur la tête de mon fils !

LES QUATRE VILLAGEOIS : Chiard, t'oses pas !

GUILLAUME TELL : Bon.

GESSLER : Cessez cette plaisanterie !

*Le fils Tell se place à un bout de scène, Guillaume de l'autre côté. Villageois, rumeur et curé forment une haie.*

RUMEUR I : Horreur !

RUMEUR II : Abjection !

RUMEUR III : Mépris des lois !

RUMEUR IV : Mépris de la vie !

RUMEUR V : Voyez ce qui est en train de se faire !

RUMEUR I : Le bailli Gessler a commis la vexation de trop !

VILLAGEOIS I : Il est vrai !

RUMEUR II : Il a érigé un chapeau aux couleurs autrichiennes sur la place d'Altdorf !

VILLAGEOIS II : Un chapeau, oui, voilà un fait avéré !

RUMEUR III : Et il a forcé les habitants du pays à le saluer !

VILLAGEOISE I : Il nous a forcés ! C'est exact !

RUMEUR IV : Mais le brave Guillaume Tell était trop fier pour s'abaisser à telle vilenie.

VILLAGEOISE II : Ah que non ! Personne ne peut lui dicter sa conduite, à cet homme épris de liberté !

RUMEUR V : Il a bravement bravé l'ordre du bailli et il a refusé de saluer le chapeau détesté.

GUILLAUME TELL : Mais non, je ne l'avais pas vu.

RUMEUR I : C'est ce qu'aurait pu croire Gessler.

VILLAGEOIS I : Mais Gessler est un être abject qui ne croit que ce qui l'arrange !

RUMEUR II : Et le bailli n'a pas fait preuve d'indulgence ! Oh non !

VILLAGEOIS II : Chacun peut ici jurer sur son honneur que tel ne fut pas le cas.

RUMEUR III : On a vu alors sa tyrannie, son ignominie à l'œuvre.

VILLAGEOISE I : Oui ! Face au peuple qui n'est pas dupe !

RUMEUR IV : Il a voulu, de manière atroce, éprouver l'habileté au tir de Guillaume.

VILLAGEOISE II : Son imagination machiavélique s'est mise en branle !



RUMEUR V : Il l'a forcé à tirer sur une pomme placée sur la tête de son fils !

FILS TELL : Même que c'est moi qui avait la pomme.

RÖSSELMANN : Est-ce possible ! Voilà un soi-disant chrétien plus infidèle que les infidèles ! Même chez les Arabes, de telles choses seraient incroyables ! Depuis longtemps, on s'attendait à une monstruosité de la part du bailli, et maintenant on l'a ! Un père doit percer une pomme posée sur la tête de son propre fils ! A-t-on déjà vu cela sur ce bas monde ? Joignons les mains ! Implorons miséricorde ! Invoquons le Très-Haut ! Prions Dieu pour que la pomme soit touchée et que la vie d'une âme innocente soit épargnée ! *Guillaume Tell vise. Un ange passe.*

GESSLER bondissant sur Guillaume Tell et saisissant sa flèche : Mais c'est qu'il va le faire, l'animal ! Il aurait été capable de tirer sur son fils, l'inconscient, juste pour frimer auprès de ses compatriotes ! Tu risques la vie de ton fils pour affirmer ton honneur de tireur ! Je ne te laisserai pas faire !

GUILLAUME TELL : Mais je...

LES QUATRE VILLAGEOIS et LA RUMEUR : Chiard, t'oses pas ! *Guillaume Tell prend une deuxième flèche. Gessler s'en saisit.*

GESSLER : Hop là ! Confisquée aussi, ta deuxième flèche ! Et pour plus de sécurité, je confisque aussi ton arbalète ! A-t-on idée ! Fiche le camp une bonne fois pour toutes et que je ne te revoie plus, tu es vraiment un tordu ! Pars, je te dis, je ne veux plus te voir !

FILS TELL : Papa, il peut percer une pomme à cent pas.

*Guillaume Tell s'en va.*

VILLAGEOIS I : Tu t'es encore laissé faire comme un mouton !

VILLAGEOIS II : Il te pique ton arbalète, et toi tu ne réagis même pas !

VILLAGEOISE I : Retourne auprès de lui, et va lui dire ce que tu voulais faire avec cette deuxième flèche.

VILLAGEOISE II : Oui, va lui expliquer que cette deuxième flèche, c'était pour le tuer lui.

GUILLAUME TELL : Hourg.

LES QUATRE VILLAGEOIS : Chiard, t'oses pas !

*Guillaume Tell se dirige vers Gessler.*

GUILLAUME TELL : La deuxième flèche, je voulais te tuer avec.

*Heinrich se saisit de lui.*

HEINRICH : Outrage à magistrat dans l'exercice de ses fonctions. Amende et prison.

GESSLER à Guillaume Tell : Voilà, t'es content ? A présent, je suis obligé de te faire arrêter ! Il va falloir que je t'embarque avec moi et que je te trimballe jusqu'à Küsnacht ! Ah la la ! J'avais vraiment pas besoin de ça ! A cause de tes conneries, tu vas sacrément nous retarder ! Tu gagnes vraiment pas à être connu, toi.

GUILLAUME TELL : Hourg.

GESSLER : Allez, on met les bouts, et pour de bon, cette fois.

*Gessler, Guillaume Tell et Heinrich s'en vont.*

FILS TELL : Papa, il peut percer une pomme à cent pas.

LES QUATRE VILLAGEOIS : La ferme !

RUMEUR I : Vilenie !

RUMEUR II : Infamie !

RUMEUR III : Bassesse !

RUMEUR IV : Avilissement !

RUMEUR V : Traîtrise !

RUMEUR I : Guillaume Tell a réussi à percer la pomme, mais le bailli n'en est pas resté là.

VILLAGEOIS I : Oh que non, le vil !

RUMEUR II : Il a fait semblant de lui rendre sa liberté, puis il a demandé à Guillaume pourquoi il avait pris une deuxième flèche.

VILLAGEOIS II : Oui, nous l'avons tous entendu ! Tous !

RUMEUR III : Et Guillaume, qui a pensé qu'il était tiré d'affaire, lui a répondu sincèrement et honnêtement que c'était pour l'assassiner si son fils était touché.

VILLAGEOISE I : C'est ainsi que cela s'est passé. Tout le monde ici peut l'attester sur la Bible.

RUMEUR IV : Alors Gessler est revenu sur sa parole et il a odieusement fait arrêter le tireur.

VILLAGEOISE II : Et devant toute la population, qui a été témoin de cette injustice !

RUMEUR V : Le voilà embarqué, le brave Guillaume Tell, embarqué avec le méchant bailli, qui va l'enfermer toute sa vie durant au fond d'un cachot, d'où il ne verra plus ni la lune, ni le soleil, ni son fils.

RÖSSELMANN : Le bailli a la langue fourchue, comme le serpent et les sabots de Belzébuth. Il n'a pas tenu sa parole ! Son orgueil ne s'est pas relevé du fait que Guillaume ait victorieusement relevé son atroce défi ! Oh le bas ! oh le vil ! oh le manant ! Il se venge horriblement en enfermant le brave tireur ! Et je sens que la justice divine retournera la situation ! Mais au fait, avant de mettre par écrit ces faits véridiques et attestés, je voudrais savoir, n'y aurait-il pas de traître parmi vous ?

LES QUATRE VILLAGEOIS : Un traître ?

RÖSSELMANN : Quelqu'un qui aurait collaboré avec l'occupant ? Quelqu'un qui aurait lâchement trahi sa contrée en prêtant oreille aux vains discours de cet étranger ?

VILLAGEOIS I : Un traître ?

VILLAGEOIS II : Une traîtresse, plutôt !

VILLAGEOISE I : Elle a fait pire que s'allier à l'envahisseur !

VILLAGEOISE II : Elle a couché avec !

RÖSSELMANN : Et qui est cette dépravée libidineuse ?

LES QUATRE VILLAGEOIS *désignant Bertha qui vient d'entrer* : C'est elle !

RÖSSELMANN : Saisissez-la !

VILLAGEOIS I : Oh la gueuse !

VILLAGEOIS II : Oh la cochonne !

VILLAGEOISE I : T'aimes bien les étrangers, hein ?

VILLAGEOISE II : Ils ont meilleure haleine que les hommes d'ici, hein ?

BERTHA : Au secours !

VILLAGEOIS I : Tu peux gueuler, il est bien parti, ton prince charmant.

VILLAGEOIS II : Et nous on va te fouetter.

VILLAGEOISE I : Te tondre.

VILLAGEOISE II : Et t'enfermer dans la léproserie pour t'apprendre l'hygiène.

RÖSSELMANN : Faites ainsi ! Ouvrez à la justice divine ! Dieu vous voit et reconnaît votre vaillance ! Vous faites là une action pieuse et louable ! Emmenez-la !

*Les villageois sortent en emmenant Bertha.*

FILS TELL : Papa, il peut percer une pomme à cent pas.

LA RUMEUR : Ce n'est qu'une rumeur.

RÖSSELMANN : Viens avec moi, pauvre petit enfant abandonné.

Scène 8 : Près du Tellsplatte. Arrivée en barque de Gessler, Heinrich et de Guillaume Tell.

GESSLER : Accostez ici. A *Guillaume Tell*. Viens avec moi, toi. A *Heinrich*. Restez dans la barque. Je vous rejoins tout de suite.

HEINRICH : Vous ne trouvez pas dangereux de rester seul avec cet énergumène ?

GESSLER : Aucun souci. Tant que ce bideux n'est pas excité par les autres, il est doux comme un agneau.

GUILLAUME TELL : Hourg.

HEINRICH : De toute façon, en cas de coup dur, vous criez et j'arrive.

GESSLER *s'éloigne avec Guillaume Tell et lui rend l'arbalète* : Je te rends liberté. Tiens, voilà également ton arbalète. Va-t-en, tu alourdis notre barque. Va, je te dis, tu es libre. Rentre chez toi. Tu raconteras aux gens d'Uri que tu as réussi à t'enfuir, et tu passeras pour un héros.

GUILLAUME TELL : Hourg.

GESSLER : Je te répète que tu peux partir. Je n'ai rien contre toi. Tu ne me parais pas un mauvais bougre, non, seulement un peu naïf et passablement colérique. Si je peux te donner un conseil, n'écoute pas trop les autres, et ne fais pas systématiquement ce qu'ils te disent de faire. On te respectera davantage.

GUILLAUME TELL : Hourg.

GESSLER : Si tu ne veux pas t'en aller, reste donc ici. Moi, je m'en vais de bon cœur. Pour être franc, je ne tiens pas du tout à moisir dans le coin.

GUILLAUME TELL *chargeant son arbalète* : Ah j'ose pas ! Ah j'ose pas ! Ah j'ose pas !

GESSLER : Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu as le cerveau qui fonctionne à retardement ?

GUILLAUME TELL : Ah j'ose pas ! Ah j'ose pas ! Ah j'ose pas ! *Il tire.*

GESSLER *touché au cœur* : Argh ! Au sec ! Argh ! *Il s'écroule. Arrive Heinrich.*

HEINRICH : Au meurtre ! A l'assassin !

GUILLAUME TELL : Merde ! J'ai osé ! *Il laisse tomber son arbalète et s'enfuit.*

#### Scène 9 : Près de Lucerne. *Landenberg attend avec Götz.*

LANDENBERG : Ils sont en retard. C'est pourtant pour aujourd'hui que nous avons pris rendez-vous lorsque nous nous sommes séparés.

GÖTZ : Ils ont peut être eu maille à partir avec l'habitant, tout comme dans notre cas. *Un temps.* A votre retour, qu'est-ce que vous allez raconter à l'empereur Rodolphe ?

LANDENBERG : Oh, pas grand-chose, si j'en crois le courrier que j'ai reçu de Vienne.

*Arrivée des deux gardes de Wolfenschiessen.*

GARDE I : Bonjour à vous !

GARDE II : Et merci de nous avoir attendues !

LANDENBERG : Vous êtes seules ? Où est le bailli Wolfenschiessen ?

GARDE I : Six pieds sous terre, quelque part dans l'Unterwald.

GARDE II : Il a connu une légère anicroche.

LANDENBERG : Une anicroche de quelle nature ?

GARDE I : Une histoire de bain qu'on n'a pas tout compris.

GARDE II : Une mésaventure qui vous dégoûte de vous laver.

*Arrivée de Heinrich, traînant Gessler moribond.*

HEINRICH : Bonjour à tous ! Moi au moins, je vous le ramène, le bailli. Peut-être pas en super forme, mais je vous garantis que c'est le même qu'avant.

GESSLER : Argl.

*Landenberg accourt au chevet de Gessler.*

LANDENBERG : Gessler ! Mon Dieu ! Comment vas-tu ?

GESSLER : Je n'en ai plus pour très longtemps.

LANDENBERG : C'est horrible. Qui t'a fait ça ?

GESSLER : Argl. Une espèce d'original. Une histoire compliquée.

LANDENBERG : Tu vas pas claquer comme ça sur place !

GESSLER : Il le faudra bien.

LANDENBERG : Dans quel état ce pays t'a mis ! Et rends-toi compte qu'ils ont aussi assassiné Wolfenschiessen !

GESSLER : Cela... ne m'étonne qu'à moitié. Ces montagnards sont des sauvages.

LANDENBERG : Nous étions partis à trois, et je m'en retourne tout seul.

GESSLER : Vois-tu, la vie de fonctionnaire, c'est parfois risqué. *Un temps.* Et que vas-tu dresser comme rapport à l'empereur Rodolphe ?

HEINRICH : C'est juste ! On a des choses à rapporter ! Un pacte d'alliance !

LANDENBERG : Nous n'aurons plus rien à lui dire, maintenant. Je viens d'apprendre que l'empereur Rodolphe est trépassé.

GESSLER : Je m'en vais bientôt le rejoindre, alors.

LANDENBERG : A présent, le trône impérial est vacant, les querelles de succession ont commencé, et comme il est de coutume dans l'empire, elles dureront longtemps. A Vienne, personne ne prêterait la moindre attention à notre rapport.

GESSLER : C'est juste, hélas. Qui se soucie de ces pays alpins... Au fait, as-tu eu d'autres nouvelles, histoire que je meure informé ?

LANDENBERG : Il s'est passé quelque chose en Terre Sainte. Tout le monde ne parle que de ça. Les musulmans se sont emparés de Saint-Jean-d'Acre, la dernière forteresse chrétienne en Palestine.

GESSLER : En voilà un scoop !

LANDENBERG : Quand on demandera aux gens du futur : « Que s'est-il passé d'important en 1291 ? » Ils répondront : « La chute de Saint-Jean-d'Acre. »

GESSLER : Mais de nous ? Qui se souviendra de nous ?

LANDENBERG : Personne, si ce n'est peut-être ces montagnards.

GESSLER : Et pas en bien, je le crains.

LANDENBERG : Nous aurons fait de notre mieux.

GESSLER : Adieu, Landenberg. *Il décède.*

LANDENBERG : Il est décédé. Allons. Nous allons l'enterrer chrétiennement et lui faire dire des messes. Quant à nous, nous rentrons à Vienne.

Scène 10 : Dans une léproserie. *Bertha croupit dans un coin. Rudenz amène Guillaume Tell.*

RUDENZ : Là mon bonhomme ! Tu as commis la connerie de trop ! On ne peut plus te laisser en liberté, maintenant, tu risquerais de tuer quelqu'un d'autre, et quelqu'un du pays cette fois, ce qui serait grave. Tu es ici chez toi. C'est la léproserie. C'est ici qu'on enferme à vie les indésirables : les lépreux, les assassins, les gauchers et les gueuses qui couchent avec les étrangers. On te balancera de la nourriture depuis le sommet de la falaise et tu vivras tranquille jusqu'à la fin de tes jours.

GUILLAUME TELL : Hourg.

RUDENZ : Te plains pas, allez, te plains pas. Tu nous as quand même débarrassés d'un trouble-fête, et ça fait qu'on gardera un bon souvenir de toi. On te fera passer pour un héros et peut-être même qu'on t'érigera une statue un jour sur la place d'Altdorf. Mais tu comprendras qu'on ne peut plus admettre que tu restes à l'air libre avec ton arbalète. On sait à présent que tu sais t'en servir et comme t'as pas grand-chose dans le crâne, tu représentes une menace pour la communauté. D'ailleurs, ton fils est en sécurité. Il a été confié au curé Rösselmann.

GUILLAUME TELL : Hourg.

RUDENZ : Et puis d'emblée, tu ne seras pas tout seul. Regarde la femelle au fond de la salle ! On l'y a mise le jour d'avant, elle ne doit pas être encore trop amochée. Hey, Bertha !

BERTHA : Salaud !

RUDENZ : Elle est un peu effarouchée mais je suis certain que tu sauras l'amadouer. Pour ma part, tu peux te la faire autant que tu voudras, je sera le dernier à m'en plaindre. Elle est souillée à jamais par son crime. Tout à fait ton genre de nana.

BERTHA : Va te faire voir !

RUDENZ : Toujours aussi fière, la Bertha ! Allez, salut, vis heureuse avec cet oligophrène, tu ne valais pas mieux.

BERTHA : C'est ça, va-t-en. *Guillaume Tell et Bertha restent seuls.*

GUILLAUME TELL : Mademoiselle ? C'est bien vous que j'avais aperçue jadis auprès du bailli Gessler ?

BERTHA : C'est bien moi. Toi, l'arbalétrier, toi qui viens d'arriver, dis-moi. Qu'est-il advenu du bailli Gessler ?

GUILLAUME TELL : Il... Il est mort.

BERTHA : Mort ?

GUILLAUME TELL : Assassiné.

BERTHA : J'en étais sûre. Je l'ai senti. Me voilà seule, à jamais, enfermée ici.

GUILLAUME TELL : C'est aussi mon cas.

BERTHA : Je n'ai pourtant pas commis d'autre crime que le péché d'amour.

GUILLAUME TELL : Ce n'est pas comme moi. Moi, c'est mérité.

BERTHA : Qu'as-tu fait ? Tu n'as pas le profil d'un malfaiteur.

GUILLAUME TELL : Ma foi, Mademoiselle, je suis tout simplement quelqu'un de naïf et d'influenable. A force de croire tout ce qu'on me dit, j'ai fini par faire une bêtise.

BERTHA : Laquelle ?

GUILLAUME TELL : Peu importe laquelle. Mais je saurai me racheter. Nous voilà condamnés à partager notre existence, Mademoiselle, et je ferai en sorte de vous la rendre agréable. Je vous aménagerai une couche confortable, je vous amènerai de la nourriture, je veillerai à votre confort, je vous distrairai et je vous promets de ne jamais vous importuner. M'occuper d'une pauvre âme en détresse, d'une noble dame abandonnée, cela me rachètera peut-être de mon crime aux yeux de notre Seigneur.

BERTHA : Terminer ma vie avec un excentrique des montagnes ! Le destin nous réserve parfois des surprises. Mais je ne me plains pas. Mieux vaut finalement vivre tranquillement avec toi au fond d'une léproserie, plutôt que de cohabiter dans un château avec cet abject Rudenz. Et puis, entre les bras de Gessler, j'aurai au moins connu une nuit de bonheur. Je vivrai dorénavant avec le souvenir de ces instants heureux et fugaces. *Un temps.* Au fait, si tu tiens aussi gentiment à t'occuper de ma personne...

GUILLAUME TELL : A votre service, Mademoiselle.

BERTHA : Tu auras bientôt fort à faire. Dans neuf mois, nous serons trois.

GUILLAUME TELL : Trois ?

BERTHA : Oui. Je suis enceinte de Gessler.

GUILLAUME TELL : J'ai tué le père. Je sauverai le fils.

BERTHA : Saint esprit !

## Rideau

20 novembre 2004 – 4 décembre 2004

Etienne Fardel